Paul Blanchot

Cendrine

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

« Les personnages et les situations de ce récit sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite, et totalement involontaire ».

Cet ouvrage est réservé à un public adulte, majeur, vacciné et consentant. Le lecteur est prié de respecter ce choix de l'éditeur.

Merci à Kassandra Spinninger pour sa lecture du premier jet de ce roman, ses nombreux retours très argumentés et ses commentaires d'amélioration ^_^

Mots,
Ténébreux mort-vivants de l'âme,
Vous qui péchiez par
Orgueil, Avarice,
Envie, Colère,
Luxure, Gourmandise,
Ou Paresse,
Ne vous a-t-on trouvé pire
Dans l'inqualifiable ?

CHAPITRE 1

Visite à Sainte Marie

La nuit s'éternisait. Comme si elle ne devait jamais cesser.

À cette heure tardive, l'hôpital Sainte Marie baignait dans l'obscurité. Au cinquième, étage dédié aux patients en soins psychiatriques lourds, deux très longs couloirs se croisaient à la perpendiculaire, formant un grand T. À l'angle, un rayon de lumière filtrait de sous une porte, sans qu'aucun bruit n'en provienne : l'aide-soignant de garde ce soir-là avait dû s'endormir. Le long des couloirs, de hautes fenêtres se succédaient, jusqu'à la limite des plafonds élevés.

En jetant un œil à l'extérieur, à travers les grilles, on apercevait les abords de l'hôpital : un parking, des jardins, puis un mur d'enceinte, éclairés par quelques lampadaires. Au-delà, le lit du fleuve, le Paillon, s'éloignait en serpentant à travers la ville. Profond, large d'une centaine de mètres, c'était à cette époque de l'année une longue étendue desséchée, dont les pierres blanches – après avoir été polies par le passage de l'eau en période pluvieuse – reflétaient l'éclat spectral de la lune.

On se trouvait ici le long des voies d'accès à Nice, à la jonction de plusieurs quartiers périphériques de la capitale azuréenne, quartiers que certains n'auraient pas hésité à qualifier de *« défavorisés »*.

Un bref regard à l'extérieur… à peine le temps d'englober le paysage nocturne, insuffisant pour oublier les grilles et les fenêtres verrouillées, la vierge sainte gardait ses hôtes bien à l'abri du reste du monde !

Éloignée des dernières ouvertures, l'extrémité du plus long couloir disparaissait dans une zone encore plus sombre. Les cellules d'isolement s'y trouvaient cantonnées : un sas d'accès puis trois pièces. Une en face, deux sur les côtés.

Un cri soudain retentit, en provenance de la porte de gauche. Le hurlement d'une femme... ramenée à moins qu'un animal. Dans ce

cri, toutes les plaies du monde se trouvaient réunies : la douleur, la haine, l'injustice. En un autre lieu, n'importe qui en aurait été affecté, tétanisé même. De surprise déjà, d'entendre une plainte aussi forte, aussi dure ; de consternation, ensuite, à se demander ce qui pouvait faire souffrir quelqu'un à ce point !

Une porte blindée impressionnante la séparait du reste de l'unité psychiatrique, avec juste une vitre épaisse, assez petite, pour permettre de jeter un œil sur le patient avant d'entrer. La cellule d'isolement était dépourvue de tout. Du plastique matelassé recouvrait le sol, et s'élevait le long des murs jusqu'à deux mètres de hauteur, prolongée au-dessus par une surface blanc cassé. Dépouillée. Deux lucarnes brillaient sous le plafond, à plus de cinq mètres, derrière des grilles, au cas improbable où quelqu'un serait parvenu à grimper au mur lisse jusque-là.

Enfin, un unique bloc en mousse dure, d'un mètre de haut à peu près – constitué curieusement d'une pente inclinée – servait à la fois de lit et d'unique mobilier, au centre de la pièce.

La femme était étendue dessus. Par moment elle tirait sur son drap, car la force de gravité et la pente cherchaient sans cesse à le lui retirer.

On l'appelait : Mylène. À une époque.

Elle semblait sans âge. Les années avaient passé sans paraître la toucher. Une femme mure, qui s'était toujours crue honnête et respectable. Une de ces personnes qu'on aime rencontrer au quotidien, à la présence agréable, jamais dérangeante.

Elle poussa un nouveau cri, droit devant elle comme si elle avait voulu expectorer : une plainte insoutenable, la tête tendue en avant, les poings serrés à se les faire exploser. Un cri, à s'en faire péter les tympans. Et puis, sans prévenir, elle s'élança du haut de sa couche, et courut de toutes ses forces vers la porte. Elle hurla en percutant la surface rembourrée, et sa plainte se coupa en plein milieu, alors qu'elle rebondissait en arrière. Sans avoir subi de blessure. Elle s'écroula au sol, la respiration haletante, comme après une longue course, resta les jambes arquées, mains ouvertes, ses longs cheveux défaits emmêlés autour du visage.

N'importe qui d'un peu sensible se serait approché pour lui dire que ça ne servait à rien. Ses cris disparaissaient dans le couloir

sans troubler quiconque, sans altérer la nuit un instant. Ses charges étaient inutiles, lui offrant à peine, dans l'abrutissement, quelques secondes de répit.

– J'n'en ai rien à foutre, murmura Mylène (car elle avait conscience d'une grand part de ce qui lui arrivait), que ça serve à rien… c'est pas ça l'important ! L'important...

« C'est de ne pas céder... »

Et elle se releva.

Son corps mince, décharné par des années d'emprisonnement psychiatrique, n'était que force brute et muscles tendus. On avait fait d'elle un animal, un animal torturé par sa cage, une pure bête d'instinct, refusant la loi des hommes et leur enfermement *« thérapeutique »*.

– Allez tous... souffla-t-elle encore, vous faire FOUTRE !

Elle aurait pu crier des torrents d'insanités et d'injures que ça n'aurait pas été assez fort. Les mots perdaient toute valeur dans cette cellule, tout sens. Rien ne pouvait être plus puissant que la hargne totale qui jaillissait de sa gorge, de son ventre, de tout son être. Et fixant la porte, elle hurla encore, comme si cela avait pu suffire pour faire trembler l'ouvrage dans ses gonds.

De toute la nuit, elle avait été incapable de dormir, alternant les tentatives de sombrer avec des sursauts irrépressibles. Sans trouver le repos. Les pensées sous son crâne ? Un torrent de boue nauséeuse. Immonde et exécrable. Et ce visage dépravé qui se moquait de sa souffrance.

Une fois. Une seule fois, elle avait cru que le démon l'avait touchée, et cela avait tout détruit en elle. Pendant des années, Mylène avait lutté, repoussé la folie, repoussé l'inconcevable. Elle conservait l'espoir fou de recommencer à vivre un jour normalement. Comme n'importe qui. Comme… lorsqu'on est innocent.

Elle écarquilla les yeux, fixa le plafond tout là-haut. Sa cellule était pire que l'enfer. Il n'y avait aucune vie en ce lieu. Chaque centimètre se voulait aseptisé, rembourré, propre et jamais souillé, alors que rien n'était plus faux. Ça cachait juste la souffrance… l'insoutenable, sous des apparences d'hôpital policé. Quelle horreur ! Quelle putain d'horreur ! Quelle merde incommensurable de n'avoir aucun moyen d'y échapper.

Derrière les parois de sa cellule – cet éternels vis-à-vis – Mylène savait que les murs d'enceinte de l'hôpital se trouvaient tout proche. À deux cent mètres, pas plus. Elle y jetait un œil à chaque fois qu'on la laissait sortir. Et le diable la toisait de là-haut. Debout. Nu. Rouge. Comme lorsqu'il l'avait prise. Ricanant d'elle. Dressé au sommet du mur d'enceinte comme à cet instant.

…

Oui, bien sûr qu'il n'était pas là ! Mais son influence y était, sa malédiction, sa perversion… sa destruction à elle !

Tout son corps s'arqua d'un coup et elle poussa un cri effrayant, de haine pure, maudissant son traumatisme. Son bourreau. Un hurlement à couper le souffle, à faire sursauter les âmes les plus chastes.

– C'est toi que je maudis ! murmura-t-elle au milieu d'un éclat de postillon. Tu ne me briseras pas ! Je finirai par te détruire. Tu peux me tenir enfermée, tu peux me torturer, tu finiras par perdre.

Et Mylène éclata en sanglot, se roula par terre au bas du matelas cubique.

Elle mit un long moment à se calmer… parvint à se limiter à un ou deux cris, impossibles à contenir. Allongée à même le sol, elle dodelinait pendant des heures, d'avant en arrière, comme on fait avec le berceau d'un bébé. Ses mains s'écartèrent de sur sa poitrine, et elle se revit dans ce qui avait été l'une des plus belles journées de sa vie : elle était au lit, nue – comme au premier jour dit-on – et contre elle, les deux petits corps roses de ses filles. Delphine. Cendrine. Deux petites jumelles ravissantes, dont la peau chaude et douce frottait contre sa peau. Elle serra les bras, rêvant de cette étreinte bienheureuse, souffrant de ne pouvoir la revivre à cet instant.

Elles étaient innocentes, alors. Juste du bonheur. À l'état pur.

Combien d'années avait-elle souffert à espérer un enfant ?

Pendant plus de dix ans, elle s'était desséchée comme un bibelot dans sa maison, à la campagne. Femme au foyer inutile. Pendant plus de dix ans, elle avait vu son mari s'éloigner, pour ne pas voir qu'elle n'était qu'un être stérile, incapable de lui offrir une famille.

Le diable avait écouté ses suppliques. Au lieu d'une, il lui avait donné deux filles.

Est-ce que... est-ce que n'importe qui n'aurait pas vendu son âme pour avoir contre lui ces deux petits êtres merveilleux ? Elle était sûre que oui ! *« Ça ne fait aucun doute »*, pensa-t-elle. Et dans son délire, un sourire éclaira son visage. Elle savait parfaitement que si c'était à refaire, elle le referait. Le tout, en fait, était de ne pas se faire choper, de réussir à dessouder le drôle. Oui, elle lui avait vendu son âme, mais avec la ferme intention de ne pas la lui laisser.

– Tu te crois fort ? murmura-t-elle. Je sortirai ! Un jour. Diable ou pas diable, je te ferai ta fête, tu peux me croire.

Mylène eut presque l'impression de l'entendre rire en retour.

La quinquagénaire fut assez forte pour résister à la tension de fondre en pleurs. D'impuissance. Ce rire provenait juste de la partie d'elle qui était devenue folle… à vivre au contact de ses deux filles sans savoir laquelle des deux était maudite.

Et la nuit s'étira en longueur, sans lui laisser de rémission.

Sept heures du matin.

Les lumières s'allumèrent à tous les étages de l'hôpital. Bien qu'il fasse encore nuit dehors, la vie reprenait son cours. Les aides-soignants s'apprêtaient à faire le tour des chambres pour réveiller les patients. Bientôt on préparerait les médicaments, le petit-déjeuner. Les infirmiers arriveraient au compte-goutte ; et après eux, viendraient les psychiatres et les psychologues (tous de grands médecins, tout à fait sains d'esprit, merci pour eux !) pour peu qu'ils n'aient pas un cours de tennis, ce matin-là.

Les lumières brillaient à présent dans la cellule d'isolement. Mylène se hissa sur l'épais matelas en mousse. Elle avait besoin de dormir un peu, au cas où elle pourrait sortir dans le couloir. Même quelques minutes valaient mieux que rien. Plus question de crier mais, réussirait-elle à s'en empêcher ? La pauvre femme se recouvrit de son drap.

Et en quelques instants plongea dans le sommeil.

Moins d'un quart d'heure plus tard, le sas d'accès aux trois cellules était déverrouillé. Et soudain beaucoup d'activités. Une dizaine de personnes devaient s'être massées à l'extérieur : quatre ou cinq infirmiers, très baraqués, que l'on faisait venir d'un peu tous

les services de l'hôpital à cette heure critique ; d'autres hommes et femmes, d'une stature bien moins charpentée, affairés aux tâches quotidiennes de leur métier.

– Café, madame Dalmassa ? demanda une voix féminine après que la petite vitre de la porte se soit entrouverte.

Mylène se redressa, regarda le visage. Qui était-ce : Mireille, France ? Elle se contenta d'un :

– Oui ! d'une voix endormie.

À trois reprises, pour chacune des cellules d'isolement, et de façon presque identique, le même schéma se reproduisit. On déverrouilla d'abord la porte, puis deux infirmiers plutôt costauds entrèrent et s'approchèrent de Mylène. Les autres suivirent, apportant qui les médicaments, qui une base en mousse, qui le plateau du petit-déjeuner à poser sur la base, un dernier avec un petit plateau de médicaments et un verre d'eau. On fit rouler un appareil pour prendre sa tension et mesurer l'oxygène dans le sang. Quelqu'un alla ouvrir la deuxième porte à l'intérieur de la cellule, permettant d'accéder à un WC et une douche. Et tout ce monde s'agita partout en même temps.

– Vous avez bien dormi, Mme Dalmassa ?

– Il paraît qu'on vous a entendu crier toute la nuit ! Ça ne passe pas les cauchemars ?

Une voix masculine, très agréable et gentille :

– Le docteur a doublé votre dose. Il faut que vous arriviez à surmonter tout ça.

Comme un automate, Mylène prit les médicaments, avala les nombreuses pilules et les fit passer avec de l'eau.

– Petite baisse de tension, ce matin ! commenta un infirmier.

– Vous devriez être contente, Mme Dalmassa. C'est samedi, et votre fille doit venir vous voir.

Mylène fit comme si elle n'avait pas entendu. Sa fille. Elle baissa le regard vers le sol pour ne pas montrer sa joie.

– Alors on a adapté vos prescriptions, continuait d'expliquer l'aide-soignante. Si vous allez bien ce matin, le docteur vous laissera sortir pendant une heure.

Elle aurait béni le ciel et la terre, et les enfers avec. Cendrine !

Ça devait être Cendrine, car sa sœur n'était jamais venue la voir. Pas une fois. Évidemment qu'elle se tiendrait bien. Bien sûr qu'elle ne ferait rien. Elle voulait la voir, son ange.

L'attroupement reflua hors de la cellule d'isolement. La porte se referma, les serrures tournèrent à plusieurs reprises. Et elle se retrouva seule avec son petit-déjeuner : deux tartines de confiture, un bol en plastique avec du café. Le pain était frais, agréable. Le sucre des confitures, doux et gourmand. Mylène mangea avec appétit, buvant une gorgée entre chaque bouchée. Puis, elle se rallongea et s'endormit presque aussi vite que tout à l'heure, malgré l'inconfort du haut matelas incliné qui lui cassait le dos.

– Allez vous doucher, faites-vous belle ! lui dit la même aide-soignante en la réveillant.

À nouveau une troupe conséquente. On emporta les restes du petit déjeuner. Un pyjama propre vert pale l'attendait, plié par terre à l'entrée de la salle de bain. Elle ne dit rien et se rendormit, disparaissant de la surface du monde.

Cette fois-ci cela dura une petite demi-heure, avant qu'un sursaut de conscience ne la fasse émerger. Elle se traina aux toilettes... puis se dévêtit et se doucha. L'eau était chaude, agréable sur sa peau. Elle resta longtemps sous le jet, enfonçant à plusieurs reprises, et avec difficulté, le lourd bouton pour faire couler l'eau. Une seule serviette lui avait été laissée. Elle se sécha, se rhabilla du pyjama propre.

Assise par terre, Mylène essaya de se préparer à l'entrevue. Ses pensées étaient longues à se former, comme étiolées dans le temps et l'espace. Les drogues réduisaient sa conscience à son plus simple élément comme si elle dormait éveillée.

– Mme Dalmassa... Votre fille est là !

Mylène se leva. Le docteur était venu la voir, à un moment. Elle dormait, n'y avait pas prêté attention. La sage-femme l'attendait avec l'un des infirmiers, un jeune homme, grand, avec un beau visage, calme et souriant. Éric, crut-elle se rappeler.

Cette fois, la porte blindée était ouverte, sans que rien ne l'empêche de la franchir. De passer la frontière interdite. Fouler enfin la *« normalité »*. Elle revenait parmi les vivants.

Ses deux guides la conduisirent jusque dans la salle d'activités, à l'autre bout du cinquième étage. Un peu partout, d'autres patients déambulaient telles des âmes en peine dans le couloir, ou demeuraient affalés, en tentant de faire quelque chose. Il y avait là un coin télé, en partie fermé par deux paravents, une petite salle vitrée pour les jeux de sociétés et les activités d'arts plastiques, un coin bibliothèque et un autre espace, que l'on appellera Détente, avec de grands fauteuils.

Une jeune femme se leva de l'un des sièges. Mylène eut un instant de panique. Cendrine avait déjà dix-neuf ans, silhouette fine, de très longs cheveux blonds, soyeux, des yeux verts magnifiques, transperçants ; mais sur le moment, elle crût voir la forme se dédoubler, comme si Delphine avait surgi elle aussi dans son ombre.

L'instant de peur disparut, et le sourire sur le visage de Cendrine la frappa au cœur, faillit la faire pleurer, tout comme le cri qu'elle poussa en s'approchant :

– Oh, maman. Maman !

Et la salope la prit dans ses bras, et Mylène ne put retenir ses larmes. Même les médicaments ne pouvaient bloquer ce genre d'effusion. Autant les sentiments étaient cadenassés, autant s'ils parvenaient à s'échapper, rien ne pouvait plus les arrêter.

– Excuse-moi ! lui dit Mylène. Excuse-moi !

– Oh, maman, c'est pas grave. Viens t'asseoir. Comme tu es belle, maman. Ça me manque tellement de ne pas venir te voir. Le médecin nous disait qu'on ne pouvait pas t'approcher.

Mylène se tordit les doigts, broyant ses mains l'une contre l'autre. Elle marcha lentement à côté de sa fille, son bras glissé sous le sien. Elle s'en voulait tellement.

– Viens t'asseoir ! lui répéta Cendrine.

Toutes les deux se posèrent sur les fauteuils en plastique beige, à l'assise penchée en arrière. Au lieu de se caler au fond, elles restèrent sur l'avant du siège, serrées l'une contre l'autre.

Près d'un mois plus tôt, Mylène leur avait fait une crise effroyable, au cours d'une des communications téléphoniques auxquelles elle avait droit, chaque semaine. Elle avait injurié ses filles,

crié qu'elles étaient possédées par le diable. Elle était devenue… hystérique. Cendrine avait essayé de la résonner, Delphine s'était jetée sur le combiné et avait raccroché ; tandis qu'à l'hôpital, on extrayait manu militari Mylène du bureau des aides-soignants, on la ceinturait à terre et lui faisait une injection.

Et pendant un mois, plus rien. Pas le droit de téléphoner, bien sûr. Aucune visite. Rien d'autre que l'isolement. Elle en sortait à peine... et vu la nuit qu'elle avait passée, ce n'était pas gagné.

– Tu vas bien ? osa demander Mylène.

– Oui ! répondit Cendrine. Ça va ! Alors attends, que s'est-il passé depuis la dernière fois : on a enfin reçu nos diplômes officiels du Bac. Delphine a obtenu l'une des meilleures mentions du département, tu imagines comme elle était contente ! Elle a commencé la fac de Droit depuis la rentrée universitaire, fin septembre. C'est lourd, me raconte-t-elle. Il y a énormément de textes à apprendre. Mais elle a une mémoire photographique incroyable. Elle me récite des choses, je ne sais même pas comment elle fait. J'y comprends rien, en plus.

– Elle ne voulait pas venir avec toi ?

Cendrine détourna la tête, comme si elle avait dû retenir une remarque, une remarque comme on en ferait à une enfant. Mylène n'aurait pas dû lui demander ça ; mais parfois, elle espérait.... que les choses comme par miracle soient revenues à la normale, que ses deux filles viennent la voir ensemble. Elles étaient si belles toutes les deux.

– Maman, reprit Cendrine. Delphine ne viendra pas... Elle n'en sera jamais capable. Tu as conscience de ce que tu lui as fait ? Un jour, tu devras réussir à le comprendre, comment veux-tu t'en sortir, sinon ?

Mylène cligna des yeux, essaya de ne pas pleurer. Des images traumatisantes restaient présentes à son esprit. Sa colère et sa haine n'étaient jamais très loin, bien qu'elle fasse tout pour les réfréner. Et pendant quelques secondes, sa pensée bascula dans un autre monde : elle se retrouva au milieu des dunes, dans les Landes. Ce jour-là, leur chien, Tossa, avait mordu Cendrine. La petite fille se tenait le bras de douleur. Les jumelles avaient six ans. Et

Delphine... Delphine s'était acharnée à sauver sa sœur. Avec une pierre énorme, beaucoup trop lourde pour son âge, elle avait écrasé la tête de Tossa, et l'avait frappé encore, et encore. Et puis, se rendant compte de ce qu'elle avait fait, la fillette avait pris le chien ensanglanté et mort dans ses bras, s'excusant de son geste. En larmes. La chienne de l'enfer ! Mylène avait compris toute la scène en un instant, alertée par les cris des enfants et les jappements de douleur du chien. Elle revoyait le coup de pied terrifiant qu'elle avait balancé dans la poitrine de Delphine. Elle lui avait cassé deux côtes, avant de… la rouer de coups. Cendrine était parvenue à jeter sa mère au sol et à la calmer.

– À plusieurs reprises, maman, tu as failli la tuer ! Et pourtant, elle n'a jamais cessé de t'aimer. À chaque fois, elle t'a pardonné. Tu es sa mère ! Mais elle ne viendra pas... c'est tout.

– Je sais, lâcha Mylène lamentablement (au bord d'une nouvelle crise de sanglots). Je n'aurais pas dû te poser la question.

– Elle va bien, tu sais. Elle a conscience que tu es malade. Le jour où tu sortiras, quand tu seras guérie, peut-être te pardonnera-t-elle une nouvelle fois. Elle a un cœur immense, et tu restes sa maman. Elle... t'aime, malgré tout. J'en suis sûre.

– Et... elle te semble normale. Elle n'a rien fait de bizarre ?

– MAMAN ! la tança Cendrine. Non ! Elle n'a tué aucun voisin. Elle n'a blessé personne, ni fait de mal à qui que ce soit. Delphine est un ange. C'est la plus belle personne que je connaisse. Elle serait la fille d'un saint que ça ne m'étonnerait pas.

– Elle a tué son père ! dit Mylène, s'enfonçant davantage dans ses ressentiments habituels. Ce n'est pas rien, quand même.

– Arrête, maman. Tu recommences ! Arrête de ressasser tout ça. On n'était pas nées. Tu te rends compte de ce que tu dis ?! On était à peine conçues. Dans ton ventre.

Mylène avait détourné la tête. Une personne normale aurait abondé aux arguments de sa fille, se serait conspuée en excuses en se disant qu'elle affabulait. Mais Mylène Dalmassa était folle. Et à ce titre, il y avait des sujets dont on ne pouvait pas parler avec elle.

Cendrine préféra changer de sujet de discussion :

– Est-ce que je peux te raconter ce que je fais, maintenant ? J'ai trouvé un poste d'hôtesse dans une agence de relations publiques : Bella Riviera. On organise des réceptions pour les hommes d'affaires, des visites de la région pour de riches touristes. Je suis invitée sur des yachts, dans des palaces. J'utilise mon don pour les langues. J'ai l'impression de comprendre n'importe qui, même quand on me parle avec les accents les plus bizarres ! C'est vraiment rigolo.

Mais Mylène regardait ailleurs, plongée dans ses pensées ou en proie à ses démons. Et lorsque Cendrine se désespéra de parler, et se tut, il y eut un long moment de flottement, d'attente, avant que sa mère se tourne vers elle, avec un regard très froid :

– Il a pris ton père… pour me montrer l'étendue de son pouvoir ! Je lui ai vendu mon âme pour avoir un enfant, et il m'en a donné deux, en disant qu'il en garderait un pour lui. Il a tué ton père ! Tu te rends compte de ce que ça veut dire ? Chaque contrat signé avec lui est un contrat de malheur.

La grimace que fit Cendrine lui fit regretter aussitôt ses propos. La jeune fille le cacha très vite, mais le mal était fait ; et elle ne put s'empêcher de rétorquer d'un ton sec :

– … pour nous, c'est toi le diable ! Qui nous fait du mal ? Vraiment du mal…

Cendrine vit le visage de sa mère se décomposer à son tour, comme si la vérité profonde de toutes ces dernières années lui apparaissait soudain devant les yeux.

– Maman, rajouta Cendrine en se calmant. Ça fait six ans que tu es hospitalisée. Des criminels dangereux ne sont pas condamnés à autant de temps en prison. Et tu ne sortiras jamais si tu persistes à déclamer des absurdités pareilles.

Mylène Dalmassa tenta de répliquer. Au lieu de quoi, elle fondit en pleurs. Éric, l'infirmier, se rapprocha d'elles, s'agenouilla et lui parla à voix basse, en essayant de la réconforter :

– Ça va aller, Mme Dalmassa. Il ne faut pas vous mettre dans ces états. C'est un jour heureux ! Votre fille est venue vous voir.

– Merci, lui dit Cendrine gentiment. Je m'en occupe.

Éric s'éloigna, et reprit une distance adéquate. Pour lui, c'était presque inconcevable d'imaginer une jeune femme aussi belle que la fille Dalmassa, placée dans une telle situation, avec cette mère folle, déclamant semaine après semaine des propos toujours plus insensés. Certes les troubles psychiques peuvent être de toutes sortes, y compris les plus irrationnels, mais quand même. Dès que le cerveau est atteint, plus rien n'est vraiment normal.

Cendrine regarda l'infirmier reprendre son poste contre le mur, et réfléchit à ce qu'elle pouvait encore dire à sa mère. Elle aurait bien tenté des arguments absurdes, mais elle craignait que ce soit contre-productif, comme jeter de l'huile sur le feu.

Alors elle lui confia :

– Maman ! Tu sais, je te l'ai déjà dit, je suis toute prête à te croire, à croire à l'action... de qui tu veux. Parce que, eh bien, tout ce qui nous est arrivé au cours de ces dernières années porte parfois la marque... oui, peut-être du Mal. Mais vouloir blesser ses propres enfants, voilà ce que je ne comprends pas. Nous t'aimons Delphine et moi. Nous ne sommes pas parfaites, mais au moins tu nous as. Tu as payé très cher pour nous avoir, non ? Alors, profites-en, merde ! Vis, sors de là, retrouve un peu foi en l'existence. Et laisse-nous une chance d'écrire notre propre destinée. Une mère ne peut pas vivre à la place de ses enfants ! C'est pas possible, maman.

Mylène s'était lentement recroquevillée au fond de son fauteuil, atterrée par ce qui se passait. Ça aurait dû être un tel plaisir de revoir Cendrine, et ses pensées gangrénées lui gâchaient tout. Tout ça parce que :

– Il est venu me voir cette nuit, lui avoua sa mère dans une posture infantile. Au sommet du mur. Il ricanait. Il savait que tu allais venir. Il voulait me faire enrager, se moquer de moi. Je me suis juré de ne pas lui laisser mon âme. Et pourtant, il fait toujours ce qu'il veut !

– MYLÈNE ! cria Cendrine excédée.

Comme un serpent furieux, sa mère fut contre elle, et elle l'aurait presque frappée. Comment parvint-elle à se retenir ?

– Ne m'appelle jamais comme ça ! Même ici, je reste ta mère. Je ne suis pas un bébé... et…

Cendrine se leva. Elle n'avait même pas eu peur. Comme si ça avait pu encore la surprendre ! Elle lui tourna le dos, et se dirigea vers l'infirmier. Éric releva la tête et s'avança.

– ATTENDS ! lui cria sa mère (et elle pensa : *« Salope ! »*).

Cendrine s'arrêta, se demandant quelle autre folie la vieille allait encore lui sortir. Mylène se leva, et en claudiquant, elle arriva contre sa fille, toujours de dos, la prit dans ses bras. Cendrine posa une main sur celles de sa mère, jointes autour de son ventre.

– Il faut que je trouve les mots pour m'expliquer, lui murmura Mylène. Toi, peut-être que tu me comprendras. Je ne vous veux aucun mal, ni à toi, ni à ta sœur. Je me demandais à l'instant pourquoi il était là, cette nuit, à me torturer encore. Et je crois que je sais. Vous êtes grandes, maintenant, deux belles femmes. J'imagine que ta sœur est en tout point comme toi.

– Tu nous verrais toutes les deux ?!

– Un jour. Peut-être, murmura Mylène. Essaie de me comprendre, juste un instant : vous êtes nées du mal, et vous êtes femmes. Comme le serpent, vous pouvez saisir la pomme interdite et la donner aux hommes. Quels malheurs vous provoqueriez alors !

Cendrine aurait pu répondre tellement de choses, du genre : *« Maman, ici c'est Nice, juste une ville au soleil. Qu'est-ce que tu crois qu'il peut arriver ici ? »*. Mais au fond d'elle-même, elle hurlait de rire… devant tant de bêtises.

– Je ne le laisserai pas vous prendre, dit sa mère. C'est un dupeur. Il ne se contentera pas d'une, il voudra vous avoir toutes les deux. Et je l'en empêcherai. Je sortirai d'ici, et je lui reprendrai mon âme. De gré ou de force.

Cendrine se retourna et prit sa mère dans ses bras :

– Je sais, maman. Tu feras ce qui est le mieux pour nous !

Le visage de Mylène esquissa un sourire, avant de s'affaisser peu à peu, et de redevenir inexpressif, comme si elle avait déjà basculé... ailleurs, dans une autre lutte, un autre temps.

– Je vais devoir te laisser, j'ai rendez-vous avec le médecin, lui dit Cendrine.

Et voyant que sa mère ne réagissait plus, impassible après avoir épuisé ses dernières forces, elle fit un signe à Éric. L'infirmier

s'approcha et proposa son bras à Mylène. Comme un zombie, elle se laissa faire, et ils s'éloignèrent vers les cellules d'isolement.

À trente kilomètres de là, à peu près au même moment, ou peu s'en faut. D'un pas tranquille, Delphine marchait le long de la route qui mène au village de Levain (un de ces villages qu'on appelle *« perché »* dans l'arrière-pays niçois). Elle venait de dépasser la longue allée de platanes, qui longe le grand Pré, et passait devant l'ancienne gendarmerie. Ce village se trouve dans les montagnes des Alpes Maritimes, à 600 mètres d'altitude, et loin d'être plat, les maisons, immeubles bas, et autres villas s'agglomeraient à flanc de collines, entre des vallons encaissés et des dénivelés en escaliers.

La jeune femme, vous avez dû le comprendre, était tout le portrait de sa sœur, bien malin qui aurait su les différencier. Grande, blonde, silhouette fine et mignonne. Les voitures qui la croisaient – quand elles étaient conduites par des hommes – étaient toutes prises d'une curieuse embardée, leur attention soudain déconnectée de leur conduite.

Une longue pente courbe descendait à présent dans un vallon entre deux collines, avec une bordure d'arbres d'un côté et un très haut mur en pierres de l'autre, avant que la route ne redevienne plate et ne traverse un pont (en-dessous duquel se trouvait un vieux moulin à eau abandonné). La jeune femme longea ensuite le quartier des Traverses, dépassa un croisement, et une route qui s'en allait sur la gauche vers un autre bras de montagne ; puis gagna le pied du village : le quartier St Roch, avec en contre-bas un grand lotissement et quelques commerces le long de la route. Si peu de place entre tous ces accidents de terrains, et pourtant des propriétés à perte de vue.

Devant la superette, les gens discutaient. Ils se retrouvaient là entre connaissances et habitués. L'endroit grouillait d'une intense activité. Les voitures se garaient, ou reculaient pour partir. On échangeait quelques mots, ou s'arrêtait en petits groupes : des parents avec leurs enfants ; des couples âgés ; toujours un gars des Eaux et Forêts, installé dans un coin avec

son camion jaune. Beaucoup de gens agglutinés devant l'entrée du supermarché.

En attendant d'entrer, la jeune femme se décala sur le côté, jeta un œil pour voir ce qui se passait à l'intérieur : y avait-il encore du pain ? Beaucoup d'attente aux caisses ?

Or il se passa à cet instant la chose la plus imprévue au monde… le visage d'un homme capta d'un coup toute son attention. Sur le moment, elle fut incapable de voir ou de penser à autre chose. Leurs deux regards se croisèrent à travers la vitre, la tétanisant sur place. Il semblait un peu plus âgé qu'elle, peut-être la trentaine. Trois ou quatre mètres seulement les séparaient. Et ni elle, ni lui, ne furent capable pendant plusieurs secondes de détourner les yeux. Il y a des instants comme ceux-ci où le temps s'arrête et plus rien n'existe. De ces choses qu'on croirait impossibles. Ce fut comme un déchirement lorsque le contact se rompit.

Delphine s'aperçut qu'elle avait soudain très chaud, son cœur battait à tout rompre, et elle dégrafa sa veste. De toute sa vie elle n'avait croisé un tel regard, ni ressenti autant l'envie de… d'aller parler à cette personne, d'être auprès d'elle. Jamais aucun homme ne lui avait fait un tel effet, à en avoir presque des pulsions irrépressibles.

Elle poussa la porte en verre et entra dans la superette. Rien n'est moins naturel que lorsqu'on se retrouve à faire semblant de rien. Un regard les relia à nouveau, moins d'un quart de seconde. Aucun des deux ne fut capable de le supporter. Gênés. Dérangés. Et terriblement attirés. L'homme était souriant, et surtout très gracieux. Vêtu élégamment. Visage calme. Avec une gentillesse profonde dans le regard. Des cheveux bruns, courts. Juste parfait !

La jeune femme tourna dans un rayon. Elle remonta très vite jusqu'au bout, tourna à gauche et revint. Près de la sortie se trouvait un mur de presse : magazines et journaux. Elle attrapa le premier qui venait, feuilleta quelques pages. À un regard échappé de la page, son cœur se serra. La situation lui sembla dérailler. En fait, quelque chose clochait ! Son instinct de conservation lui souffla qu'un élément brisait la normalité de cette rencontre. Et c'était

lié aux mots qu'elle venait d'entendre, et à la silhouette des deux hommes à la caisse :

– Je vous présente le Père François, le nouvel abbé du village, prononça le plus âgé des deux. C'est que je me fais vieux ! L'heure de la retraite est passée depuis longtemps.

Côte à côte, en train de parler à la caissière et aux dames dans la file d'attente, ils étaient vêtus chacun d'un costume noir, sobre et sans ostentation. Bien que prise de panique, Delphine avança jusqu'aux portes de la superette, et se retourna pour les voir de biais. Les ménagères et bonnes catholiques du village souhaitaient la bienvenue au nouvel arrivant, s'extasiaient de le rencontrer enfin. L'homme dont elle avait croisé le regard s'était tourné vers les dames, toujours extrêmement calme, bienveillant.

Autour du cou, il portait le col blanc des prêtres, une petite croix dorée fixée à la poitrine.

Leurs regards se frôlèrent, une nouvelle fois, suffisant pour qu'elle soit prise d'un hoquet, et se sente proche de fondre en pleurs. Et il lui sourit. Avec une candeur incroyable. Mylène n'était pas là (heureusement), pourtant elle crut entendre sa voix crier : *« Salope ! »*. Ce terme qu'elle avait entendu des milliers de fois lorsque sa mère s'adressait à elle.

La jeune femme poussa les portes et s'enfuit à l'extérieur. Elle se força à ne pas courir, se retint de toutes ses forces. Mais les vannes cédèrent, ses yeux se noyèrent de larmes. Toute la joie qu'elle avait ressentie à croiser ce regard magnifique, à voir l'amour naître dans les yeux de cet homme, là face à elle, était devenue aussi vite un poids insupportable sur son cœur.

– C'est pas possible, murmura-t-elle. C'est pas possible !

La silhouette de l'homme – et son sourire – restaient comme gravés dans ses pensées, telle une empreinte indélébile devant ses yeux. Elle ne pouvait contenir les poussées sauvages dans sa poitrine lorsqu'elle le regardait en face, et chaque pulsion était un trait saillant de panique et d'incompréhension.

Elle aurait dû mourir dans la seconde tant elle était soudain choquée…

Cendrine Dalmassa quittait enfin l'hôpital Sainte Marie.

L'entrevue avec le Professeur Lamprois avait été rapide :

– Pas d'amélioration, ma chère mademoiselle. Des rechutes régulières. Les probabilités sont fortes qu'elle ne ressorte jamais de cet hôpital. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir tenté de nombreux traitements au cours de ces dernières années. Rien n'y fait.

Cendrine lui avait alors remis tout un ensemble de documents juridiques, afin de valider la mise sous tutelle de sa mère. Leur beau-père avait obtenu la reconnaissance de l'incapacité totale de son épouse. Dès aujourd'hui, y compris légalement, elle n'existait plus.

Le cas Mylène Dalmassa était réglé !

Entre l'hôpital et le mur d'enceinte, des places de parking en épis accueillaient les voitures des familles, des amis, et d'allez savoir trop qui. Devant une portière ouverte, un homme d'âge mûr discutait avec une vieille femme assise côté passager. Un peu plus loin, un jeune homme attendait depuis une bonne heure au moins, penché sur son smartphone. Il remarqua enfin Cendrine et accourut vers elle. Cheveux un peu longs, loin des standards des coupes actuelles très courtes, quelques poils aux joues et un début de bouc, il s'agissait d'Hugo, son chauffeur ce matin-là, copain de collège puis de lycée, amoureux éconduit, une sorte de fan-boy toujours vissé à ses talons, prêt à tout pour lui plaire.

Enfin… c'était ce qu'elle pensait jusque-là !

– Excuse-moi, lui lança-t-il en approchant, je ne voulais pas te dire tout ça. Ça me fait flipper.

– Va te faire foutre, Hugo ! Carrément… Y a même pas à discuter. Tu me gaves avec tes états d'âme de merde. Sérieux, tu t'es cru où ?

Le jeune homme fut douché par la réponse et le ton acerbe de son amie. Après avoir poireauté pendant toute la durée de la visite, il espérait que de plates excuses suffiraient, et que Cendrine comprendrait les craintes qu'il pouvait avoir.

Hugo tenta malgré tout d'infléchir la furieuse :

– Je me disais que tu n'étais pas sérieuse. Cend, tu peux pas vouloir faire ça !